

Zeitschrift: Schweizerische Zeitschrift für Soziologie = Revue suisse de sociologie
= Swiss journal of sociology

Herausgeber: Schweizerische Gesellschaft für Soziologie

Band: 20 (1994)

Heft: 1

Artikel: Wilhelm Schmid, pionnier de la sociologie des religions

Autor: Laubier, Patrick de

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-814913>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 30.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

WILHELM SCHMIDT, PIONNIER DE LA SOCIOLOGIE DES RELIGIONS

Patrick de Laubier

Département de sociologie, Université de Genève

Né en 1868 en Wesphalie et mort à Fribourg en 1954, W. Schmidt est un prêtre catholique qui a d'abord été spécialiste des langues primitives australiennes avant de faire école comme ethnologue. C'est un professeur et un chercheur dont l'activité et l'influence peuvent se comparer à celle de Durkheim. Comme ce dernier, il crée une revue *Anthropos* (1906) qui devient bientôt un instrument de diffusion des idées et des recherches sur le terrain. Durkheim et Schmidt sont des savants engagés qui ne cessent de polémiquer dans les revues qu'ils ont fondées et dans leurs ouvrages qui distribuent des louanges et des blâmes avec autorité. Durkheim, qui est athée, écarte systématiquement ceux qui ne partagent pas son incroyance. Schmidt privilégie une approche qui se réfère à la croyance en Dieu et son catholicisme oriente souvent ses recherches.

Schmidt utilise systématiquement le réseau mondial des missions catholiques; il coordonne et guide des enquêtes s'appuyant sur l'expérience de milliers de missionnaires, parlant les langues locales et connaissant parfois depuis des décennies des populations réparties sur toute la surface du globe. Il créa en 1932 l'Institut *Anthropos* à Vienne, où il enseignait l'ethnologie religieuse à l'Université, puis transféra l'Institut à Fribourg, en Suisse, au moment de l'*Anschluss*.

Son oeuvre écrite comprend en plus de la revue *Anthropos* dont il fut le rédacteur pendant près de 50 ans, douze volumes consacrés à l'origine de l'Idée de Dieu¹.

1 W. Schmidt, *Der Ursprung der Gottesidee* (1912–1954). Le premier volume parut en 1912, avec une édition augmentée en 1926, qui traite des Etres suprêmes du sud-est australien et de la religion tasmanienne. Antérieurement il avait publié des études sur les Pygmées : *Die Stellung der Pygmäenvölker in der Entwicklungsgeschichte des Menschen*, Stuttgart, 1910, et sur les religions et mythologies austronésiennes : *Grundlinien einer Vergleichung der Religionen und Mythologien der austronesischen Völker*, Wien, 1910. Une version française de *L'Origine de l'idée de Dieu, Etude historico-critique et positive* a été publiée dans *Anthropos* (1910) et, plus tard, l'auteur rédigea un manuel traduit en français sous le titre de : *Origine et évolution de la religion, les théories et les faits*, Paris, 1931, qui reste une remarquable introduction à l'ethnologie religieuse classique.

On pourra aussi se reporter à l'étude sur *L'ethnologie* (1906), qui est un recueil d'articles parus dans *Anthropos*.

Pour comprendre l'apport de Schmidt, il faut d'abord évoquer deux auteurs anglais, Edward Tylor et Andrew Lang dont le premier est considéré comme le fondateur de l'ethnologie classique et le second son critique le plus radical et l'inspirateur direct de W. Schmidt².

Tylor est le théoricien classique de l'animisme qui serait le fondement du phénomène religieux des origines à nos jours. L'animisme, selon Tylor repose sur deux «dogmes» :

«Les âmes des créatures individuelles sont capables d'existence après la mort ou la destruction du corps.

Les êtres spirituels peuvent affecter ou contrôler les événements du monde matériel et la vie humaine actuelle et future»³.

Pour Tylor, la religion serait née de la constatation progressive par les hommes primitifs de l'existence d'états intermédiaires, comme le sommeil, le rêve et des hallucinations qui auraient suggéré d'autres formes de vie, celle de l'âme d'abord, d'êtres spirituels invisibles ensuite, enfin de divinités proprement dites. Dans ces premières formes de croyances la moralité n'aurait aucune place et il faudrait attendre, selon Tylor, les étapes supérieures de l'évolution pour trouver un lien entre exigences morales et religion.

Dans cette perspective de type évolutionniste, la religion primitive ne saurait être monothéiste et les premières régulations morales seraient indépendantes des croyances religieuses.

En étudiant notamment les populations aborigènes d'Australie, considérées alors comme les plus anciennes, A. Lang s'aperçut que l'idée d'un grand dieu était présente sous des formes qui n'avaient rien à voir avec la théorie animiste de Tylor. L'esprit des morts et en particulier le culte des ancêtres n'avaient pu être à l'origine d'une conception d'un grand dieu dont la caractéristique essentielle était son immortalité et sa puissance de création. Le schéma évolutionniste allant des formes les plus primitives du fétichisme jusqu'au monothéisme était remis en cause. Par ailleurs, Lang constatait des régulations morales liées à des croyances à un grand dieu, préceptes touchant en particulier au respect envers les anciens, les femmes et à des habitudes alimentaires.

2 Edward B. Tylor (1832–1917), *Primitive Culture, Researches into the Development of Mythology, Philosophy, Religion, Language, Art and Custom* (1871); nous citons la cinquième édition de 1913. L'auteur, de confession Quaker, était alors professeur d'anthropologie à l'Université d'Oxford. Andrew Lang (1844–1912), *The Making of Religion* (1898); nous citons la troisième édition (1909). Lang était Fellow de Merton College à Oxford.

3 E. B. Tylor, *Primitive Culture*, vol I (1913), p. 426.

Lang proposait, par ailleurs, de distinguer deux courants autonomes, celui de la religion et celui de la mythologie. Pour comprendre les rapports existant entre eux il faut, selon Lang, abandonner le schéma évolutionniste et faire intervenir l'idée d'une dégénération de la conception du grand dieu et de ses exigences morales au profit de notions plus utilitaires et pratiques débouchant sur une prolifération mythologique et souvent sur des pratiques magiques.

Cette mise en cause de l'évolutionnisme de Tylor et de la plupart des anthropologues d'alors depuis Spencer, suscita l'hostilité à l'égard des thèses de Lang que beaucoup voulurent ignorer. Les preuves étaient pourtant là qu'une croyance religieuse très simple et moralement élevée avait préexisté aux proliférations de mythologies plus ou moins raffinées et de pratiques parfois aberrantes.

«Dans leurs coeurs, sur leurs lèvres, dans leur comportement moral», écrit Lang, «nous trouvons, quoique mêlée à de barbares absurdités et obscurcie par des rites d'une autre origine, la foi en un Etre qui a créé ou construit le monde, un Etre ayant existé depuis un temps immémorial, qui est premier, qui se comporte avec justice et aime l'humanité. Cet Etre n'est pas touché par la dégénération, son habitation est dans les étoiles, non sur une colline ou dans une maison terrestre. Pour lui aucun autel ne fume et nul sang n'est versé»⁴.

On a reproché à Lang de se laisser influencer par une conception biblique et chrétienne à un moment où l'évolutionnisme matérialiste ou agnostique prévalait chez la plupart des savants. En reprenant les thèses de Lang à la lumière d'enquêtes beaucoup plus étendues, W. Schmidt, qui était prêtre catholique, encourut les mêmes reproches, ce qui dispensait leurs auteurs, remarqua plus tard M. Eliade, de lire ses longues études, douze volumes au total, sur l'origine de l'idée de Dieu.

Pour Schmidt, il ne s'agissait pas simplement de montrer que des civilisations très primitives sur tous les continents se faisaient des conceptions très simples et d'une haute moralité à propos de la divinité suprême; il fallait aussi montrer qu'il existait une logique dans l'évolution des idées religieuses et prouver empiriquement que la juxtaposition de croyances très différentes n'était pas le fait du hasard. S'inspirant de l'école historique allemande⁵, Schmidt proposa l'interprétation suivante :

4 Andrew Lang, *The Making of Religion*, 3ème édition, 1909, p. 266.

5 Citons ici les noms les plus notables : F. Ratzel (1844–1904) et sa théorie des migrations, L. Frobénius (1873–1938) et l'analyse des cercles culturels, Graebner (1877–1934) et B. Ankermann (1859–1953), auteurs de la méthode historico-culturelle.

«Née quelque part en Asie, la race humaine se serait répandue à partir de là dans les autres parties du monde. Or celles de ses parties qui, aujourd'hui encore, renferment des sauvages, à savoir l'Afrique, l'Océanie et l'Amérique, ne communiquent avec l'Asie que par d'étroits couloirs. Le cheminement migrateur n'a donc pas pu se faire sur de larges fronts qui le rendraient incontrôlable. Tout au contraire, il a dû suivre généralement des chemins bien définis, isthmes, détroits, chapelets d'îles. Il ne faut pas oublier qu'aux temps tout à fait anciens, l'art de la navigation était encore rudimentaire. D'où l'on peut conclure que, pour chacun de ces trois continents, les populations parvenues ou refoulées dans les contrées les plus éloignées de la porte d'entrée sont les plus anciennes, tandis que celles qui sont demeurées dans le voisinage sont les plus jeunes. On accordera sans doute aussi qu'en tout pays, il y a plus de chance que ce qui survit des peuples archaïques se rencontre dans les cantons les plus écartés et dans les régions les moins accessibles ou les plus ingrates, chaînes de montagnes, forêts vierges, steppes désertiques, îles écartées»⁶.

Cette théorie ne résout pas tous les problèmes, mais elle ouvre la voie à une approche historique et empirique originale et suggestive s'appuyant sur les travaux de l'âge d'or de l'anthropologie, soit entre 1820 et 1920, lorsqu'il était encore possible d'observer, avec des procédés d'investigation proprement scientifiques, des groupes archaïques non touchés par la civilisation moderne.

Appliquant concrètement sa théorie à la diffusion de la conception du grand dieu de la civilisation primitive, W. Schmidt conclut par l'esquisse suivante :

«Si maintenant nous embrassons d'un coup d'oeil la diffusion des civilisations primitives et de la croyance en un Etre suprême, qui leur est commune, nous nous rendons compte qu'il ne s'agit pas du tout de quelque chose d'insignifiant et d'incertain. Ces civilisations entourent d'abord, comme d'une ceinture, la moitié sud de l'Ancien Monde, ceinture que les Ges-Tapura étendent au Nouveau Monde. Leur actuelle relégation à l'écart, dans les îles, aux extrêmes confins des continents, au coeur des massifs montagneux, au sein des forêts vierges, atteste une diffusion antérieure beaucoup plus dense et continue. En second et troisième lieu, nous les voyons répandues, avec les cultures arctique et méridionale, jusqu'aux extrémités de la terre. On peut dire qu'aucune des civilisations plus récentes n'a réalisé une pareille extension géographique. Si maintenant l'on veut bien considérer que partout où, dans toute l'étendue de cette aire immense, subsistent, fût-ce à l'état de débris, nos peuples primitifs, apparaît la foi en un Etre suprême, on avouera sans doute que cette foi constitue

6 P. W. Schmidt, *Origine et évolution de la religion. Les théories et les faits*, Paris, 1931, p. 292–293.

une partie essentielle de la plus ancienne civilisation humaine et qu'il en était ainsi dès avant la première division de l'humanité en groupes séparés»⁷.

Schmidt, on le voit, adopte une méthode historique et empirique pour démontrer l'ancienneté de la croyance en un dieu. Il fonde par ailleurs cette réalité d'un point de vue proprement rationnel par la perception d'une cause efficiente et d'une cause finale : le monde visible a été fait et répond à une finalité. L'homme primitif, tel que nous le voyons dans les sociétés archaïques, ne serait pas démuné de logique et Schmidt est ici proche de Lévi-Strauss et en opposition avec Lévy-Bruhl qui croyait à l'existence d'une mentalité prélogique chez les primitifs; mais pour Schmidt l'univers du primitif n'est pas, comme le pense l'anthropologue structuraliste, un code mythologique. Selon Schmidt, la réalité du monde s'impose à l'homme des sociétés archaïques et à travers elle, il perçoit l'existence d'un Etre suprême, cause première de tout et ordonnateur de la loi morale. Si cette notion simple finit par être remplacée, dans les civilisations plus brillantes, par des êtres mythologiques, c'est que précisément les exigences morales de ce grand dieu finissent par devenir lourdes et que la rencontre de traditions multiples contribue à faire perdre de vue l'unicité du dieu :

«Dans les religions de l'époque historique», écrit W. Schmidt, «la civilisation extérieure prend un brillant essor. La Religion aussi développe largement ses formes extérieures, multiplie les images de ses dieux et de ses démons, dresse la magnificence de ses temples et sanctuaires, de ses lieux sacrés, organise l'armée de ses clergés, déploie la richesse de son culte. Mais, dans le même temps, s'accélère souvent le déclin de la pensée et du sentiment religieux authentiques. On en voit les conséquences sur le plan de la vie morale et sociale. Il ne s'agit plus seulement de déclin, mais d'une véritable corruption, qui aboutit à la divinisation de l'immoral et de l'antisocial. La source du mal est précisément la substitution à l'Etre Suprême de l'infinité des dieux et des démons»⁸.

Ce n'est pas la thèse de Rousseau sur *L'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes*, qui attribuait à la société les causes qui «altèrent ... toutes nos inclinations naturelles»⁹. Schmidt constate simplement que les primitifs ont l'usage de la raison et que leur condition n'est pas substantiellement différente de la nôtre, enfin que la religion existe, avec un contenu moral, dès l'origine et

7 Ibidem, p. 321–322.

8 Ibidem, p. 354–355.

9 J.-J. Rousseau, Discours sur l'origine de l'inégalité, *Oeuvres complètes*, III, Gallimard, p. 193.

prend souvent un caractère monothéiste¹⁰. L'évolution des sociétés humaines, pour Schmidt, n'est donc pas celle qu'esquissaient Auguste Comte et Spencer, et après eux l'anthropologie dominante au XIX^eme et au début du XX^eme siècles. Il y aurait, pour reprendre une idée de Maritain¹¹, un double progrès dans le bien et dans le mal moral, qui serait lié à l'exercice même de la liberté humaine depuis l'homme primitif jusqu'à nos jours.

Durkheim et Schmidt s'opposent fondamentalement à propos de la religion des primitifs en se référant souvent aux mêmes sources anthropologiques. Ce qui les partage, en définitive, c'est une philosophie et même une attitude face à la théologie.

Schmidt n'est pas seulement anthropologue, c'est un prêtre, un missionnaire à sa manière, et ses démonstrations se ressentent de cette vocation personnelle. Cela ne veut pas dire qu'il invente ses preuves, mais il sélectionne les faits en fonction d'une hypothèse qui devient bientôt une thèse soutenue par une imposante érudition. Du moins avec Schmidt, l'observation empirique est largement utilisée et même si l'accord n'est pas réalisé à propos de l'origine très ancienne du grand dieu, nous avons les résultats d'une enquête, d'envergure planétaire, qui permettent au lecteur de se faire sa propre idée sur la réalité du phénomène religieux archaïque beaucoup mieux qu'en lisant *Les formes élémentaires de la vie religieuse* de Durkheim. L'œuvre de Schmidt qui a suscité des critiques offre une base concrète pour une réflexion en profondeur sur l'origine historique et concrète du phénomène religieux. Ses positions théologiques orientent incontestablement sa recherche; elles ne lui enlèvent pas son réalisme.

Adresse de l'auteur :

Professeur Patrick de Laubier

Université de Genève, Département de sociologie

CH-1211 Genève 4

10 Voir : W. Schmidt, *L'origine de l'idée de Dieu. Etude historico-critique et positive*, 1^{ère} partie Historico-critique, Vienne, 1910, p. 63.

11 J. Maritain, *Pour une philosophie de l'Histoire*, Oeuvres complètes, Fribourg, t. X, p. 717.